

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 16

Artikel: Les œufs de Pâques de la Sylphide
Autor: Bernard, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISANT

A PORRENTRUY



N° 16

Supplément du Dimanche 23 avril

1905

Les Œufs de Pâques de la Sylphide

I

Elle était vraiment belle la Sylphide avec son maillot rose et sa jupe de gaz bleue pailletée d'étoiles ; on eu dit une de ces déesses, nageant dans un nuage d'opale, comme les peintres en rêvent parfois ; aussi la foule se pressait nombreuse dans le cirque de l'*« Illustre Géronzo »* installé depuis peu, à Amiens et qui, à l'occasion de la fête de Pâques, allait donner, ce soir-là, une représentation extraordinaire.

Comme de vraies réclames électorales les grandes affiches jaunes placardées sur les murs étaient ma foi fort alléchantes.

Venait d'abord la nomenclature d'une foule d'exercices équestres, partage des écuyers et des bayadères, puis, en grosses lettres afin de mieux attirer l'attention du public, on lisait :

GREAT ATTRACTION

Pour la première fois, ce soir

LA CÉLÈBRE MISS SYLPHIDE

exécutera le tour prodigieux des

ŒUFS DE PÂQUES

qu'elle a créé aux Folies Bergères à Paris

On sortait de la Semaine-Sainte ; c'était précisément le jour de Pâques et l'exercice nouveau constituait, pour ainsi dire, un nouveau spectacle d'actualité.

On lisait, et, en véritables moutons de Panurge, on s'entassait de plus belle dans la grande salle. Ah ! l'illustre Géronzo, pouvait être fier, il allait encaisser une fructueuse recette tout de même avec sa Sylphide.

II

Le spectacle commença, monotone comme tous les exercices de cirque ; les chevaux sautaient plus ou moins bien, les femmes plus ou moins jolies trouaient les cerceaux de papier, les clowns enfarinés pirouettaient en débitant leurs sornettes, tout comme à l'ordinaire.

Le programme portait : « Dix minutes d'entr'acte ». La foule envahit les écuries et alla les visiter suivant l'invariable coutume.

Pendant que les curieux allaient et venaient, s'arrêtant devant les bookxs où les chevaux luisants piaffaient d'impatience, au fond des écuries, une jeune fille brune avec de larges yeux bleus, une artiste du cirque toute costumée se tenait immobile près d'un jeune homme en maillot qui lui parlait très près ; tous deux étaient graves.

Si on eut écouté leur conversation on aurait pu entendre le jeune homme, la voix stridente dire à la jeune fille :

— Voyons, écoutez-moi, depuis un an que nous vivons côté à côté, je vous aime comme un fou. Chaque soir m'apporte un supplice nouveau. Il faut que cela finisse ; ayez pitié de moi, aimez-moi la centième partie de ce que je vous adore et je serais le plus heureux des hommes.

La jeune artiste, la Sylphide, car c'était elle, secoua tranquillement la tête :

— Non, dit-elle.

— Ah ! tenez prenez garde ; vous jouez là un jeu bien dangereux. Vous restez insensible quand je vous parle de mon amour et de mon bonheur. Songez que tous les soirs, dans nos exercices, votre vie est entre mes mains et que si je youlais, il me suffirait d'un geste pour vous briser, comme vous allez, tout à l'heure, briser vos œufs en jonglant sur le trapèze sous lequel je vais vous tenir suspendue à cinquante mètres de hauteur. Pour la dernière fois, ayez pitié de moi. Donnez-moi un espoir, je n'en demande pas davantage.

— Non, répondit encore la Sylphide.

— Réfléchissez.

— C'est inutile, je ne vous aime pas ; et je ne vous aimeraï jamais.

— Je vous en supplie.

Au reste à quoi bon ; les hommes vous êtes tous les

mêmes, inconstants et volages. J'en ai tant vu de mes pauvres camarades qui se laissaient prendre à de belles paroles. Je me suis réservée pure dans notre milieu d'écuyers et d'acrobates et ça n'a pas été sans peine, je veux rester ainsi.

— Je vous jure...

— Non, vous êtes comme tous les hommes. Vous avez des caprices, mais vous n'aimez pas.

— Votre dernier mot !

— Jamais.

Un coup de sonnette annonça que les dix minutes d'entr'acte étaient écoulées. Le spectacle allait recommencer ; le public regagna ses places et le régisseur appela :

— № 1. Deuxième partie, M^{me} Sylphide et M. Stéphanio : *Les œufs de Pâques*.

Nos deux jeunes gens s'élançèrent dans le Cirque.

III

Légère et sautillante, Miss Sylphide, la petite main dans celle de son interlocuteur de tout à l'heure, un grand jeune homme fort bien campé, à ce que détaillait son maillot de couleur sombre.

En les apercevant, un courant d'admiration s'établit dans la salle. — « la jolie fille » disaient les hommes, et des œillades brûlantes foudroyaient la belle, tandis que Stéphanio, l'œil en feu, la bouche crispée, semblait la couver de ses regards jaloux.

Ah c'est qu'il en était amoureux fou, de cette Sylphide, véritable sirène à la chevelure d'or, depuis un an qu'elle était entrée au cirque Géronzo, il la poursuivait, de ses assiduités, la désirant, avec toute l'ardeur passionnée de son tempérament méridional, car il avait du soleil dans le sang, ce Stéphanio, cet enfant de l'Italie ; aussi, repoussé avec dédain, était-il résolu à frapper un grand coup, et à se venger, à sa façon des refus de cette femme. Il l'avait prévenue déjà, et tout à l'heure il la conjurait encore, la suppliant d'avoir pitié de lui, car il n'en pouvait plus et, foi de St-Janvier, aussi vrai que c'était Pâques aujourd'hui, elle s'en repentirait avant la fin de la soirée.

Comme elle l'avait dit à Stéphanio, elle refusait parce qu'elle ne croyait pas à un amour durable.

Elle n'avait trouvé que ce mot sec, froid et désespérant : Non.

Les voilà, montant tous les deux à une corde et allant s'installer, tout en haut du centre, sur un trapèze volant.

Stéphanio exécuta quelques tours de force ; puis, on fit passer à la Sylphide un panier rempli d'œufs multicolores, elle le prit dans ses mains pendant que Stéphanio se renversant sur la barre du trapèze saisissait la jeune fille par la taille et, par un mouvement brusque, se rejettant en arrière, il semblait la lancer dans le vide.

Un cri de terreur s'échappa de centaines de poitrines, on crut que la Sylphide était perdue, mais c'était un des attraits de ces exercices audacieux, la Sylphide était maintenue par une petite lanière de cuir que le gymnasiarque avait empoignée avec ses dents, pendant qu'il se laissait glisser lui-même retenu seulement à la barre du trapèze par les pieds. La Sylphide souriante semblait nager dans le vide, droite, raide, dominante ; elle accrocha son panier plein d'œufs à sa ceinture et commença ses exercices, jonglant, avec une habileté surprenante arrachant des applaudissements frénétiques à la foule.

IV

Son beau corps de nymphe était noyé dans la lumière crue du gaz, et les œufs multicolores effleurant à peine ses mains semblaient voler comme autant de petits colibris.

Le public, en vrai chercheur d'émotions, ne perdait pas de vue la belle aérienne, dont la plus petite distraction pouvait causer la perte ; un faux mouvement, un fil de soie rompu, et une mort certaine attendait la jeune femme, c'était l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de toutes ces têtes, aussi au milieu des bravos, réclama-t-on la fin de ce spectacle dangereux.

Mais elle, enivrée des acclamations, le sourire aux lèvres, remerciait par ses baisers gracieux.

Tout à coup, un éclair sinistre brilla dans le regard de Stéphanio.

— Sylphide, dit-il d'une voix rauque, les dents serrant toujours la ceinture par laquelle il tenait la Sylphide suspendue, je vous aime, ne me repoussez pas plus longtemps. Veux-tu être la mienne ?

La jeune femme répondit seulement :

— Non.

— Mais je vous adore.

— Je ne peux pas vous croire.

— Sylphide, je vous en conjure, épargnez-moi un crime ; je suis fou, entendez-vous, fou ; vous serez à moi ou à la mort ; les œufs de Pâques vous porteront malheur, je n'ai qu'un mouvement à faire et vous allez tomber inanimée sur le sol ; dites voulez-vous m'aimer.

— Non.

Et les œufs blancs, rouges et bleus dansaient toujours.

— Eh bien, adieu, s'écria Stéphanio, enlaçant la jeune fille de ses deux bras ; il détacha ses pieds et l'on vit tout à coup, les deux corps rouler tout sanglants sur le sol.

Un long cri d'épouvante sortit de toutes les poitrines ; on crut à un accident et chacun se précipita vers les malheureux ; Stéphanio respirait encore ; Sylphide elle, gisait inanimée entre ses œufs de Pâques.

V

On transporta les deux blessés dans les coulisses : on les déposa sur le même matelas : La Sylphide reprit un moment connaissance et en voyant son camarade elle tourna dououreusement la tête vers lui.

— Ah ! tu m'aimais, toi, je ne le croyais pas, mais je t'aime aussi maintenant.

— Oh ! merci !

— Malheureusement, il est trop tard.

— Qu'importe, ma Sylphide, je meurs heureux puisque les dernières palpitations de ton cœur auront été pour moi.

— Oh ! oui je t'aime Stéphanio.

— Merci, mon amour, n'eut que la force de dire le jeune homme et il rendit le dernier soupir à côté de son adorée.

Le lendemain on les enterra côté à côté et l'illustre Geronzo distribua leur deux défroques d'acrobates, maillots et robes de gaze, à deux autres acrobates qui les remplacèrent sur l'affiche.

JEAN-BERNARD.



PROVERBES

On n'a jamais à bon marché de bonne marchandise.

Garde ton argent pour le mauvais temps.